



ISLA MORLEY
LE VALLON
DES LUCIOLES

Inspiré par une histoire
vraie qui a bouleversé
l'Amérique

SEUIL

LE VALLON DES LUCIOLES

ISLA MORLEY

LE VALLON DES LUCIOLES

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Emmanuelle Aronson

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Titre original : *The Last Blue*
© 2020, Isla Morley
Première publication : Pegasus Books, US.

ISBN : 978-2-021-45539-7

© Éditions du Seuil, 2021, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.355-2 et suivants du Code de propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À la mémoire de mon père, David.

Septembre 1972

Il y a trente-cinq ans, Havens se serait réveillé en s'inquiétant de n'avoir rien à faire. Étonnamment avec l'âge, la perspective d'une journée d'oisiveté devient alléchante, voire rassurante. Havens préférerait même avoir encore moins d'obligations, afin de pouvoir s'abandonner à ses souvenirs ; c'est son problème après tout s'il décide de rester assis dans son fauteuil inclinable sans rien faire, sinon se rappeler à quel point elle lui manque, non ?

Havens n'est pas non plus un lève-tôt ; il ne l'a jamais été. Seul son sens du devoir envers un vieux pigeon arrogant le pousse à se lever au lieu de se tourner dans son lit et de somnoler un peu plus longtemps. Il lève les bras pour s'étirer et ses os, mécontents, craquent. Il observe dans le miroir son visage, qui curieusement lui semble aussi familier qu'étranger. La vieillesse est une menace ; personne n'y peut rien. Chaque jour elle gagne du terrain. Il renonce à se raser, s'asperge le visage d'eau et remet exactement les mêmes vêtements que la veille – un vieux jean, sa chemise en flanelle rouge, un pull gris maculé de taches de café et des tennis rafistolées avec du gros Scotch –, puis il traverse en chantonnant, faux, la maison silencieuse. Par la fenêtre du salon, il jette un coup d'œil à la prairie délicatement nappée de brouillard. Le jour aussi semble

prendre son temps pour se lever. Havens préférerait boire un café avant de s'occuper du pigeon, mais les roucoulements en provenance de la véranda fermée à l'arrière de la maison sont pressants ; il laisse donc la cafetière sur le feu pour aller recevoir ses ordres.

– Qu'est-ce que tu as à t'agiter comme ça ? lance-t-il.

L'oiseau a défait le bandage sur son aile et Havens distingue à nouveau la fracture au niveau de l'articulation.

– Tu as la chair à vif, imbécile.

Havens soulève le haut de la cage de Lord Byron et ouvre la fenêtre afin que l'oiseau puisse profiter de l'air frais. Plumes gonflées, le pigeon saute jusqu'au rebord de fenêtre et, s'abandonnant à l'instinct, tombe à pic. Huit mois de convalescence, et il continue de nier son déclin. Voilà une chose que Havens respecte chez tout être vivant, ailé ou non. Il se précipite dehors pour récupérer le volatile avant de lui mettre de la pommade et de rebander la plaie, n'obtenant, en guise de remerciements, que des coups de bec.

– Arrête, s'il te plaît. La violence n'est jamais une solution.

L'oiseau sait qu'avec Havens il peut faire ce qu'il veut. Il renverse sa mangeoire, l'air de dire *beurk*.

Havens se tourne vers les autres patients : un oiseau moqueur bruyant presque assez remplumé pour voler et un geai bleu turbulent qui s'est assommé hier en heurtant de plein fouet la fenêtre de cuisine. Avant de prendre le chemin de la grange, Havens dépose dehors une assiette de nourriture pour le chat noir auquel il refuse d'attribuer un nom, de peur de lui donner des idées mais qui, par esprit de contradiction, n'a manifestement aucune envie de se trouver un toit plus adapté et continue de déposer des morceaux de lézard devant la porte à l'arrière de la maison.

Molly, la mule, indifférente à sa présence, ne s'intéresse qu'au foin frais qu'il dispose devant elle. Elle mange comme quatre.

– Tu te laisses aller, tu sais, remarque-t-il.

De toutes les créatures dont il s'occupe, Gimp, la chèvre à trois pattes, est la seule qui semble toujours contente de le voir. C'est l'animal le plus agréable qui soit. Havens la caresse et ouvre la porte de sa stalle pour qu'elle s'ébatte un peu ; la bête tente une ruade mais, perdant l'équilibre, s'étale.

Havens est en train de remplir le seau d'eau lorsqu'il entend le vrombissement d'une voiture dans l'allée. Il n'attend personne, et ceux qui le connaissent ne s'aventurent pas à venir le voir sans prévenir. À moins d'un problème. On pourrait penser qu'avec le temps il aurait moins le réflexe d'être sur ses gardes, mais non.

Il sort de la grange et, les yeux plissés, observe l'allée poussiéreuse. Est-ce que c'est une voiture de location ? Personne par ici ne roule dans une voiture neuve et propre, encore moins une Ford Fairlane. Un touriste peut-être.

Avant même que le véhicule ne s'arrête, Havens se redresse, manifestement sur la défensive, ce qui n'empêche pas un jeune homme dégingandé, vingt-cinq ans passés, peut-être trente, d'émerger du siège conducteur.

– Pour le centre d'artisanat, il faut encore faire six kilomètres. Il y aura un panneau sur votre droite.

Havens frappe des mains pour lui signifier de faire demi-tour au cas où lui vienne l'idée de répondre. Maigrichon le gars. Un fervent chrétien, si ça se trouve. *Et sourd en plus*, songe Havens, car il continue de s'approcher.

– Bonjour, monsieur. Je suis bien au 45 ? Il n'y avait rien d'indiqué.

Il parle d'une voix douce : *Sa mère l'a surprotégé*, décide aussitôt Havens. Même si ses cheveux sont trop longs, sa chemise est soigneusement rentrée dans son pantalon et il porte de véritables chaussures, pas ces sandales en cuir avec lesquelles tout le monde se balade ces derniers temps. Il n'y a rien à redire sur sa tenue, mais quelque chose chez lui trouble Havens. Pour se donner une contenance, Havens hausse le ton.

– Feriez mieux de faire demi-tour.

L'intrus a plus d'audace que son apparence pouvait laisser croire. Il avance encore d'un pas et lance :

– Vous êtes monsieur Clayton Havens ?

Soit le bougre a quelque chose à vendre, soit c'est un de ces minables de la Clearcreek Mining Company qui vient encore lui offrir trois cacahuètes pour acheter ses terres.

– Ça ne m'intéresse pas ce que vous avez à vendre, alors bougez votre cul et allez emmerder quelqu'un d'autre.

L'inconnu reste imperturbable. Il a même plutôt l'air content de lui. Et au lieu de se taire, le voilà qui ouvre encore le bec.

– Je n'ai rien à vous vendre, monsieur Havens. J'aimerais juste vous poser quelques questions sur des gens que vous avez peut-être connus il y a longtemps... ils s'appelaient les Buford, je crois.

Il n'existe qu'une forme de vie inférieure à celle d'un orpailleur : celle d'un journaliste. Le sang de Havens ne fait qu'un tour.

– Lâchez-moi avec votre monsieur Havens. Je vous ai déjà dit de partir, alors partez.

– J'espérais que vous pourriez m'en dire plus sur eux. Il paraît que vous...

Sans le laisser finir sa phrase, Havens fait volte-face et repart vers la grange. Ça faisait des lustres qu'un canard du

Nord ne lui avait pas envoyé un gratte-papier pour tenter de dénicher des informations sur elle. Toujours pareil : il faut qu'ils insistent, jamais ils ne cherchent à savoir s'ils vous dérangent ou pas, et avec ça c'est comme s'ils vous rendaient un énorme service en venant vous voir. Une fois, il y en a un qui a fait semblant de vouloir en savoir plus sur le travail de documentariste de Havens pour la FSA et sur ses clichés de nature. Ah ça, il l'a bien caressé dans le sens du poil – « Un style percutant peu commun à cette époque » qu'il lui a dit –, comme si Havens avait inventé ce genre de photographie ! Bref, quel que soit leur angle d'attaque, tout ce qu'ils veulent, c'est en savoir plus sur elle.

– Est-ce que quelqu'un d'autre pourrait me renseigner ? crie le gamin. Je pourrais revenir plus tard si c'est mieux pour vous...

Havens s'engouffre dans la sellerie et s'empare de la Winchester soigneusement rangée dans le râtelier d'armes. Puis, d'un pas décidé, il repart vers l'importun.

– Je n'ai rien à vous dire, ni maintenant, ni plus tard, ni jamais.

Havens caresse le canon de la carabine.

Maintenant, le gamin sait à quoi s'en tenir. Il recule jusqu'à sa voiture, bêlant qu'on a dû lui donner une mauvaise information.

– Je suis vraiment désolé de vous avoir dérangé.

Havens continue de tenir en joue le pare-brise arrière de la Fairlane de location jusqu'à ce qu'elle atteigne le bout de l'allée. *Tourne à gauche*, ordonne-t-il intérieurement. *T'avise pas d'aller à Chance*.

Seul un gosse de la ville mettrait son clignotant et regarderait des deux côtés avant de s'engager sur une route toujours déserte.

– Nom de Dieu.

L'inconnu prend à droite.

Havens se précipite vers son pick-up et jure en s'apercevant que les clés ne sont pas sur le contact. Il fouille un bon quart d'heure la maison avant de mettre enfin la main dessus et de regagner sa vieille guimbarde qui conteste son impatience en toussant et calant bruyamment. Ce n'est pas comme ça qu'il va pouvoir foncer en ville pied au plancher.

Il ne reste pas grand-chose de Chance désormais. Il y a le bureau de poste et Checkers, qui mérite à peine le nom de restaurant avec les hot-dogs rassis et la prétendue glace qu'ils vous servent. Il faut malheureusement avouer que Havens y mange deux fois par semaine. Pour tout ce qui concerne l'arrachage de dents, la religion, ou le maintien de l'ordre à proprement parler, il faut faire vingt kilomètres de plus et se rendre à Smoke Hole. Fort heureusement, Havens n'a besoin de rien de tout cela aujourd'hui. Ce qui était autrefois l'institut de beauté est maintenant une sorte de mont-de-piété à mi-chemin du salon de tatouage ; et le bruit court que l'arrière-boutique servirait de laboratoire à ce qui se fait de mieux en matière de stupéfiants dans le Kentucky, mais Havens ne croit pas tout ce qu'il entend dire. On raconte bien encore qu'il lui arrive d'avoir des coups de folie, et il n'a jamais essayé de rétablir la vérité.

Tout est fermé aujourd'hui en ville et il n'y a aucune trace de la Fairlane. Havens songe qu'il a carrément de la chance jusqu'au moment où il s'engage sur Second Street et tombe sur la camionnette rouge de Flavil garée devant le bazar de ce dernier, dans la vitrine duquel un panneau lumineux rouge annonce : OUVERT.

Rakestraw's n'est plus la graineterie-quincaillerie de jadis – même si les prix restent élevés –, mais si l'on veut se tenir

au courant des derniers potins du coin, on n'a encore rien trouvé de mieux que son propriétaire fouineur et bavard. C'est pourquoi Havens ne s'y rend qu'en cas d'absolue nécessité.

Flavil Rakestraw est en train de garnir ses étagères. C'est un type corpulent avec une masse de cheveux censée dissimuler ses prothèses auditives, qui ne fonctionnent pas, et Havens n'a pas d'autre choix que d'avancer pour lui flanquer une tape sur l'épaule et signaler sa présence.

– Tiens donc, ce gars t'a fait sortir de ton trou, s'exclame Flavil beaucoup trop fort.

Il enchaîne : le type était poli pour quelqu'un du Nord, il semblait vraiment s'intéresser à l'histoire de la région et il a acheté une brique de lait chocolaté. Havens doit pratiquement crier pour que Flavil cesse de faire comme si tout allait bien.

– Bon Dieu, Flavil, on sait tous les deux qu'il n'était pas là pour faire ses courses.

Flavil se remet à étiqueter les boîtes de margarine Crisco.

– Comme j'ai dit, il était franchement aimable, et il y en a certains par ici qui feraient bien d'en prendre de la graine au lieu de hurler sans raison sur un homme.

D'un ton plus mesuré, Havens retente sa chance :

– Tu vas me dire pourquoi tu me l'as envoyé ?

– J'ai fait exactement comme avec les autres, exactement comme tu m'as dit de faire.

Flavil se dirige vers son comptoir et se poste derrière avant de faire un geste comme s'il bouclait une fermeture Éclair devant ses lèvres.

– Je n'avais pas du tout l'intention de mentionner ton nom, Dieu m'en est témoin. Puis, sincère, il ajoute : Tous les autres venaient pour dégoter une photo, mais ce gars, il en avait déjà une, c'est tout. C'était une de celles que tu as prises à l'époque.

Havens n'a pas besoin de demander.

– Ouais, elle était dessus, confirme Rakestraw.

S'efforçant de se calmer, Havens fixe les paquets de farine, de sucre et de levure sur les étagères.

– S'il te plaît, articule-t-il, elle a un nom.

– Jubilee, je veux dire.

– Et comment ça se fait qu'il s'est pointé avec une de mes photos ?

Rakestraw hausse les sourcils et les épaules.

– Bah, je sais pas. Mais dès qu'il l'a sortie, j'ai tout de suite compris qu'il venait pas d'un journal ou d'un magazine, parce qu'il savait pas du tout qui c'était, il connaissait même pas leurs noms. Pour lui, elle n'avait rien de particulier... enfin je veux dire, Jubilee.

Havens s'abstient de s'attarder sur ce qui est ou n'est pas particulier.

– Qu'est-ce que tu lui as dit ?

– Rien, je le jure. Les Buford du Vallon des Lucioles, c'est tout ce que j'ai dit. Après il m'a demandé où il pouvait les trouver et c'est là que je lui ai répondu qu'il ferait mieux de te poser la question à toi, puisque c'était toi qui avais pris la photo. Je lui ai pourtant bien répété que t'étais pas du genre à aimer la compagnie.

Flavil semble s'attendre à des remerciements et n'entendant rien venir, il ajoute :

– J'ai pensé que t'aimerais pas qu'il aille voir quelqu'un d'autre. Si tu répondais de temps en temps au téléphone, tu saurais quand on cherche à te prévenir.

– Je ne réponds pas parce que je n'ai pas envie de parler à qui que ce soit ! riposte Havens. Encore moins à un journaliste !

Il rebrousse chemin en direction de la porte.

– Il est pas journaliste, se défend Flavil, avant de changer d’optique et de crier : Y a pas de honte à en parler !

De retour dans son pick-up, Havens fonce dans Main Street sans marquer les stops. Il tourne à droite en sortant de la ville et parcourt plusieurs rues résidentielles, toutes désertes. Aucun signe de la Ford Fairlane blanche le long de la voie ferrée, ni dans le virage où sont parqués les mobil-homes. Peu importe ce que le type cherchait, il a décampé.

Havens fait un détour en rentrant juste pour être sûr. Il lève le pied dans les virages et baisse sa vitre pour respirer l’air musqué de la pluie de la nuit précédente. De part et d’autre, les collines se succèdent, chapelet de genoux pliés vers le ciel ; la forêt étale, tranquille. Havens peut quasiment entendre la terre soupirer. Quelques centaines de mètres plus loin, la route se redresse, et les bois cèdent la place au cimetière. Aujourd’hui c’est Decoration Day, le jour des morts pour la patrie, et toutes les voitures de Chance sans exception sont garées sur les bas-côtés. Il est à peine onze heures et les lieux grouillent déjà d’activité – des gens de tous âges désherbent, récurent les stèles, arrangent les bouquets et autres décorations multicolores. Avant la fin de journée, chacun étalera par terre sa nappe de pique-nique et toutes les sépultures seront parées, même celles oubliées depuis longtemps, même celles de ces fils de pute que Havens se réjouit de savoir six pieds sous terre.

Il freine pour laisser Bonny du salon de coiffure et son mari traverser, vacillant tous deux sous une pile de couronnes mortuaires, et il s’apprête à leur rendre leur salut lorsqu’il repère la Fairlane sur le parking. D’un coup de volant, il s’engage sur les graviers pour se garer derrière la voiture et lui bloquer le passage. Ses putains de nouvelles lunettes ne font aucune différence de là où il se trouve – le monde

est juste flou. Malgré son genou fragile, il franchit précipitamment l'entrée et s'élanche dans l'allée pavée, balayant du regard la foule en quête de l'inconnu et bousculant au passage ce pauvre aveugle de Warren, ce qui aussitôt fait aboyer son chien et réagir Mme Dixon qui réprimande Havens d'un doigt désapprobateur. Zigzaguer entre les rangées de tombes n'est pas plus facile, et Havens évite tant bien que mal truelles, râtaux, et guirlandes de fleurs avant de s'immobiliser enfin dans la partie ancienne du cimetière : le petit merdeux est en train de parler avec un couple de personnes âgées.

– Hé, toi ! crie-t-il.

L'inconnu fourre la photographie dans la poche de sa veste, l'air de se demander comment éviter un essaim de frelons. Et décide de tenter de négocier. Mais Havens l'attrape par le col et l'entraîne sous la contrainte vers la sortie.

– Dégage de là, nom de Dieu !

Le gamin trébuche, puis se débarrasse de Havens :

– C'est quoi votre problème, mon vieux ?

– C'est quoi *ton* problème ? Regarde autour de toi, tu sais où tu te trouves ? Tu n'as donc aucun respect ?

Havens sait bien qu'il est en train de faire un esclandre ; il ferait mieux de prêter attention à la silhouette qu'il vient d'apercevoir du coin de l'œil, songe-t-il, mais il continue :

– Personne n'a envie que tu viennes déterrer le passé ! Les gens veulent qu'on leur foute la paix !

Il désigne les monticules de terre.

– Tu crois que ces morts ont envie qu'on trouble leur repos éternel ?

Le jeune homme qui plaidait sa cause se tait soudain. Assise dans un fauteuil roulant que pousse une aide-soignante, une vieille femme vient d'éructer, un doigt tordu brandi vers Havens telle une baguette de sorcière :

– Assassin !

Tout le monde dans le cimetière se fige sauf Havens qui recule en crabe pour mettre une rangée de tombes entre lui et la femme.

– Assassin ! braille encore la vieille, la fumée lui sortant quasiment des oreilles, avant de sommer d'un geste son aide-soignante de suivre Havens qui se hâte de battre en retraite vers la sortie.

Mai 1937

Havens

Par la vitre ouverte du train, Havens observe le paysage : des collines si loin de tout qu'il est difficile de croire que l'on puisse les localiser sur une carte moderne. S'il s'agissait d'une créature vivante, cela ressemblerait à un dragon, camouflé, dont seules certaines parties du corps émergeraient des fumeroles de son souffle – un cou arqué, deux ou trois kilomètres d'échine et une queue noueuse s'étalant dans la vallée de Shenandoah. Au-delà du rythme bruyant du train, des sifflements occasionnels de vapeur et des crissements de roues dans les virages, la nature semble incroyablement paisible, comme si tous les bruits avaient été étouffés et que seul subsistait le grésillement du silence.

Partout dans les villes de la côte Est a fleuri une passion pour cette région, que tout le monde appelle désormais les Appalaches. Principalement parce que le président Roosevelt est déterminé à en valoriser et défendre les intérêts et l'identité, au même titre que d'autres zones misérables comme l'Oklahoma, la plaine du Texas, et en fin de compte n'importe quel territoire le long de la route migratoire vers la Californie ; mais le Président a également parlé ces derniers temps de créer un lien entre le producteur et le consommateur non pas dans les villes mais dans les coins les plus reculés comme

celui vers lequel Havens et son compagnon de route, Massey, se dirigent. Avec pour mission de dépeindre le grand esprit multiforme de l'Amérique, Havens et Massey, ainsi que plusieurs dizaines d'autres journalistes et photographes, sont envoyés dans le cadre d'un programme de soutien mis en place par le Président, soit la Farm Security Administration, aux confins du pays. Ce que le Président veut, leur a-t-on précisé, ce sont des images et des récits sur des gens dans le besoin et qui souffrent, mais pas non plus au point d'être au-delà de toute main tendue. En d'autres termes, leur but est d'aider le Président à vendre son idée de New Deal à l'opinion publique. Havens n'est pas le seul photographe que la FSA a sorti de la misère, mais la gratitude ne l'empêche pas de douter de l'entreprise ni d'avoir le sentiment d'être un instrument de propagande plutôt qu'un photographe. Selon son patron, Pomeroy, Havens doit saisir la nature sauvage et inébranlable de ceux qui vivent en montagne, qu'elle soit réelle ou non, et montrer leur souffrance afin de susciter la compassion de l'opinion publique et faire voter chacun du bon côté.

Massey sort de sa sacoche un livre d'Edward Carpenter sur la démocratie et le tend à Havens.

Même si ce dernier en a assez des écrits politiques dont Massey l'abreuve régulièrement, y compris les jérémiades socialistes que son ami publie dans l'*American Federationist*, il prend l'ouvrage.

– On se détend, dit Massey. Ce n'est pas de la doctrine coco, c'est de la poésie. Ce type est presque aussi bon que Wordsworth, surtout quand il parle d'Éros.

Havens ouvre le livre au hasard et lit quelques lignes.

– Carpenter, poursuit Massey, est un philosophe et un naturaliste qui a rejeté les conventions victoriennes de son époque et quitté son poste de professeur pour aller vivre à

la campagne où il a écrit ses meilleurs textes dans un enclos au beau milieu d'une prairie.

– Le bonheur est dans les bouses de vache, tout à fait ton genre, déclare Massey.

Havens acquiesce amicalement jusqu'à ce que Massey aborde le sujet de sa vie sentimentale.

– Les choses avaient l'air un peu tendu entre toi et Betty à la gare. Est-ce qu'elle te cherche toujours comme ça ?

– Betty, c'est Betty, c'est tout.

Le moment est venu de se concentrer sur le livre, songe Havens.

– Cette façon qu'elle avait de tout vérifier, de réajuster ta cravate... « As-tu pris ci, n'oublie pas ça. » Je suis étonné qu'elle n'ait pas sauté dans le train avec toi. Tu n'as pas l'impression qu'elle te materne ?

Betty a sept ans de plus que Havens et elle n'a jamais eu d'enfant, donc si son instinct maternel est parfois mal à propos, où est le problème ?

– Elle veut seulement m'aider.

– T'aider à quoi ?

– Je ne sais pas, à cesser de la décevoir toujours plus.

Havens reconnaît le regard de Massey et, avant que son ami ne se lance dans une tirade sur l'importance de croire en soi, il clôt le débat en affirmant :

– Betty ne me veut que du bien, il n'y a pas de mal à ça.

– Il y en a si c'est la raison pour laquelle tu l'épouses.

Le trajet en train semble interminable.

– Qui a parlé de mariage ?

– Santos.

Havens soupire et baisse la tête. Il n'a rien dit à Massey au sujet de la modeste bague qu'il a fait mettre de côté au mont-de-piété car il ne voulait pas avoir à justifier son achat,

à savoir qu'il arrive un moment dans l'existence où un homme doit oublier la passion pour se montrer plus pragmatique. Son bref mariage à vingt ans n'avait été que passionnel, et ne l'avait pas mené bien loin.

– Je ne suis pas en train de te dire comment mener ta vie, reprend Massey. Ne te sous-estime pas, c'est tout. Dans la chose artistique, mais aussi dans la chose sentimentale.

Massey sort son bloc-notes, s'empare du crayon glissé derrière son oreille, lèche la mine et commence à écrire.

– Tu es encore retourné voir Santos ?

Havens sait que Massey n'a plus rien à mettre au clou.

– Il est réglo.

– Tu n'as quand même pas vendu la montre d'officier de ton père ?

– Faut bien manger, non ?

Havens observe son ami qui noircit page après page, sans marquer la moindre pause. Massey reste tout aussi passionné et productif que depuis leur rencontre au *Cincinnati Enquirer* huit ans plus tôt. Spécialiste des luttes ouvrières, Massey était déjà célèbre et travaillait au quatrième étage du journal lorsque Havens avait été embauché, au sous-sol, comme photographe assistant. Ils s'étaient rencontrés le 1^{er} avril 1929 ; le cliché que Havens avait pris de Louis Marx et son yo-yo s'était retrouvé en une du journal, ce qui avait recalé dans les pages intérieures l'article de Massey sur la grève de l'usine textile de Loray. Ce dernier avait aussitôt passé un savon au rédacteur en chef, outré qu'un fabricant de jouets puisse mériter plus d'attention que mille huit cents femmes s'opposant à l'*establishment*, aux briseurs de grève, et même à la Garde Nationale, puis il était allé trouver Havens à la cafétéria pour en fin de compte lui serrer la pince et reconnaître sa défaite : « Ton Marx a battu Karl Marx, mais ça ne se reproduira pas. »

Ainsi avait commencé une amitié qui n'avait pas tardé à s'épanouir en dehors du journal. Ils avaient dîné avec la bande de Massey – militants refoulés et autres poètes portés sur la bouteille –, s'étaient fait plumer au billard et avaient passé du temps dans la chambre noire de Havens où Massey s'était intéressé aux photographies de son nouvel ami, y compris celles qui ne trouvaient pas grâce à ses yeux. « Tu ne peux pas demander à ces abrutis là-haut de s'y connaître en art », se plaît encore à répéter Massey après toutes ces années. Dans le sillage du krach boursier, le journal avait dû se séparer de certains mais Massey s'était battu pour que Havens conserve son poste et, par loyauté, deux ans plus tard, Havens avait suivi Massey à l'autre bout de la ville dans un tout nouveau canard plus proche des syndicats. L'année précédente, un mois après que Havens avait reçu le Pulitzer pour sa photographie, *L'Orphelin*, ce journal avait finalement fait faillite. Malgré sa famille déjà fort nombreuse, la FSA avait engagé Havens et Massey, même si Massey continuait de faire des piges pour plusieurs quotidiens et Havens des photos qui, en fin de compte, ne voyaient jamais le jour.

Havens se concentre sur le livre, mais sous l'effet du ronronnement régulier du train il ne tarde pas à s'endormir.

L'après-midi est déjà bien avancé lorsque Massey réveille Havens d'un petit coup de coude.

– Tu baves.

Havens a un torticolis. Il range le livre dans son sac et prend la moitié de sandwich que Massey lui tend.

– On va commencer par l'angle des traditions populaires. La perspective n'enchanté pas Havens.

Massey poursuit :

– Nous allons montrer les ravages que les mines de charbon et l’industrialisation provoquent sur le monde rural.

– Pomeroy a dit qu’il fallait s’en tenir au format imposé cette fois... pas de digressions, pas de militantisme, pas de prises de positions.

– Qu’est-ce qu’il en sait, grande gueule comme il est, du travail sur le terrain ? On n’arrête pas de lui remettre du matériel et où est-ce que ça va ? Dans les archives, voilà où ça va.

Massey se penche vers Havens.

– La FSA nous suce jusqu’à la moelle. Je n’ai rien écrit dont je sois particulièrement fier et tu n’as pris aucune photo qui t’ait enthousiasmé, donc retournons dans les tranchées, montrons les choses telles qu’elles sont, et quand on aura fini, on fera circuler.

Si Havens est censé abonder dans son sens, il ne le fait pas... cette fois-ci.

– J’ai besoin de ce boulot.

Massey croise fermement les bras.

– Bah, je ne vais pas me contenter de tirer gentiment le portrait de joueurs de banjo et de sculpteurs sur bois pour qu’on idéalise tous l’homme des montagnes.

– Tu n’as qu’à faire les deux. Donne à Pomeroy ce qu’il veut et sou mets ton chef-d’œuvre ailleurs, et si ces messieurs du *New York Times* te laissent pénétrer leur royaume tu pourras dire à Pomeroy d’aller se faire voir. Évite de le faire avant, c’est tout.

– Monsieur Compromis.

Havens hausse les épaules.

– On m’a affublé de surnoms bien pires.

– Le problème avec le compromis, c’est que ça semble tellement inoffensif. Tellement raisonnable.

Havens lève les yeux au ciel. Et c’est parti.

– Non, ce n'est pas raisonnable. C'est de la demi-mesure. Et personne n'aime la demi-mesure.

Le sifflement du train annonce leur arrivée prochaine à Chance.

– Regarde ça.

Avec la ferveur d'un chercheur d'or, Massey désigne les collines densément boisées comme s'il s'agissait de pépites susceptibles de leur être dérobées.

– Quelque part dans ces collines, il y a un sujet sur lequel je vais écrire comme personne, et si tu te connaissais mieux, tu arrêteras de jouer la sécurité et tu photographierais ce qui te fait vibrer. Vas-y et prends les meilleurs clichés de ta carrière. C'est notre seule chance de nous en sortir et de travailler pour un journal digne de ce nom qui s'intéresse vraiment à ce qu'on fait.

Par la vitre de l'autre côté du wagon, Havens fixe un spectacle bien différent : une petite gare délabrée avec un quai à peine plus long qu'un plongeur. Sacré tremplin pour l'avenir brillant auquel rêve Massey !

Ils descendent du train et traversent la gare miteuse en brique et bois de Chance avant de s'engager dans Main Street, Massey à grandes enjambées confiantes, Havens du pas lourd d'un homme sur le point de se battre en duel avec un pistolet défectueux. Appareil en bandoulière sur l'épaule, il trimballe tant bien que mal son trépied dans une main et son sac marin dans l'autre.

– C'est quoi cette odeur ?

Massey renifle les relents fétides dans l'air, dans l'espoir d'en trouver la cause.

– L'odeur de la nature, je dirais, répond Havens.

– Une nature qui sent fort.

Des bâtiments en brique à un étage bordent la rue, les enseignes n'annonçant rien d'extraordinaire : Chaussures Steeple-Busch, Meubles Howell, Graineterie-quincaillerie Rakestraw, Restaurant Ethel's, Pharmacie Spurlock. Environ une douzaine de voitures sont garées de part et d'autre de la large chaussée pavée.

– Alors, comment ça va, Chance ?

Mains sur les hanches, Massey regarde autour de lui. Et fait sursauter une femme avec une longue robe démodée en effleurant son chapeau pour la saluer.

Selon le dernier recensement, moins de trois cents habitants vivent à Chance, quand bien même la petite bourgade pourrait en accueillir dix fois plus. Comme beaucoup d'autres petites villes de l'est du Kentucky, Chance a vu le jour peu après la guerre de Sécession lorsque des entreprises se sont répandues tels des termites pour faire main basse sur le bois, mais le véritable boom économique est arrivé avec l'exploitation minière. À travers les montagnes, le chemin de fer transportait du charbon à l'aller et, au retour, ramenait des ouvriers, et des bourgs comme Chance n'ont pas tardé à pousser dans chaque virage. Les ressources du sous-sol se sont ensuite tarées et la prospérité s'est envolée vers d'autres horizons, laissant les villes comme celle-ci sombrer dans un état encore plus déplorable que ce qu'elles avaient connu auparavant.

Massey fixe un endroit manifestement intéressant.

– Avant d'installer notre camp de base, que dirais-tu d'aller boire un coup vite fait ?

Comme ils traversent, des cris imitant un klaxon les font sursauter. Un gars frappe le centre d'un enjoliveur qu'il tient dans les mains tel un volant, et émet en même temps des bruits de klaxon en passant à fond de train devant eux avant de poursuivre sur la chaussée sans prêter la moindre attention

à la Ford sur le point de le dépasser. Le conducteur de la camionnette ralentit, se place à hauteur du coureur et crie par la vitre ouverte :

– Tu ferais mieux de garer tes fesses de négro sur le trottoir, Chappy, sinon je vais t'écraser !

Mais le type à l'enjoliveur effleure son chapeau et continue de courir en faisant bruyamment mine de changer de vitesse.

L'établissement dans lequel ils pénètrent se résume à un comptoir avec, à chaque extrémité, un vieil habitué vautré, et entre les deux un barman impassible. À l'autre bout de la salle, devant le jeu de fléchettes, sont agglutinés trois jeunes hommes qui semblent agités et qui ne réagissent pas au salut enjoué de Massey, mais lorsque Havens revient des toilettes, ce dernier est déjà en train de leur offrir un verre.

– Tout le monde m'appelle Tick, déclare le plus corpulent de la bande, s'empressant de serrer la main de Havens. Il est pâle, il a les yeux cernés et la même coupe asymétrique que ses acolytes, les cheveux plaqués sur le front.

D'un signe de tête, Massey désigne le gamin maigrichon qui s'éloigne vers les fléchettes d'un pas vacillant sur ses jambes tels des gonds mal fixés.

– Ce jeune homme-là, c'est Faro Suggins, le neveu du shérif.

Faro lance un coup d'œil à Havens et se plante près du troisième larron qui fixe Havens avec un regard de bourreau.

– Et voici Ronny Gault, le fils du maire.

Massey semble satisfait, comme si Ronny était l'allié rêvé, tandis que ce dernier, manifestement loin de partager cet enthousiasme, vide le reste de sa bière au lieu de serrer la main de Havens.

Havens a entendu dire que les montagnards sont taiseux et méfiants envers les étrangers, mais l'alcool et l'intérêt de Massey ne tardent pas à délier la langue de ces trois-là. Massey

déballe son magnétophone et demande si cela ne les dérange pas s'il enregistre ; un bref instant d'hésitation plane, vite évacué grâce à Massey qui s'empresse de leur montrer comment fonctionne l'appareil, et la conversation repart comme si de rien n'était. Ils sont tous trois sans emploi ni aucune perspective de travail à moins de déménager à Smoke Hole, la ville minière à une vingtaine de kilomètres de là. Certains de leurs proches sont malades des poumons, indiquent Faro et Tick, et il y a mieux pour mourir, ajoutent-ils.

Ronny décrète :

– Je vois pas l'intérêt d'aller bosser quand une semaine sur deux on t'oblige à faire grève.

Si cette dernière remarque agace Massey, il n'en laisse rien paraître.

– Est-ce que les compagnies minières font assez, à votre avis, pour assurer la sécurité de leurs employés ?

– J'ai pas fait de belles études comme les gars de la ville mais je suis assez intelligent pour savoir que ceux qui dirigent les syndicats sont pas là pour les petits, pas tant qu'ils obtiennent leur part du gâteau en tout cas. Sans compter qu'ils vireront tous les travailleurs dès qu'ils auront inventé une machine capable d'extraire le charbon toute seule.

Faro donne un coup de coude à Havens.

– Ronny, il suffit qu'il boive un coup et on peut plus l'arrêter.

– Eh bien, nous on est là pour écouter, les gars, fait Massey. Tick se tourne vers Faro.

– Faut que tu leur racontes quand l'ours t'a attaqué et a bien failli te changer en nana. Faut pas grand-chose, tu me diras.

Les blagues de bar captivent fort peu Havens mais alors qu'il est sur le point de sortir photographier le bâtiment, Ronny lance à Massey d'un ton méprisant :

– C’est quoi le problème avec ton copain, là ? Il boit pas, il parle pas, il reste planté là, les yeux dans le vide.

– Il est photographe, réplique Massey comme si cela expliquait tout. Et s’il vous prenait en photo justement ?

Il lance un coup d’œil oblique à son partenaire : *Bouge-toi.*

Havens préférerait avoir à dépecer un chat mais il sort à contrecœur son Graflex. Manifestement, les hommes n’ont jamais vu d’appareil photo de leur vie. C’est une année charnière pour la photographie, leur explique Massey, la pellicule Kodachrome vient d’être inventée et ces images couleurs vont tout changer, aussi bien dans l’art que dans le photo-journalisme. Massey sort un petit carton de son portefeuille, le déplie et le tend à Faro qui siffle en voyant le cliché d’une femme nue, lèvres rouges et entrouvertes, longs cheveux noirs ramenés sur le côté et poitrine blanche et généreuse.

– C’est ça la photo couleurs, les gars. C’est l’avenir, proclame Massey.

– Ouais, pas mal l’avenir !

Dès lors, les hommes considèrent Havens avec respect, convaincus qu’il est l’auteur de la photo, ce qui est le cas. Ce cliché, même si Havens a eu l’occasion de faire pire au cours de sa carrière, rappelle qu’un homme doit être prêt à tout pour payer son loyer, et certes Havens regrette peut-être d’avoir passé des mois à photographier des femmes nues tout autant dans le besoin que lui, mais il s’en veut carrément d’avoir laissé Massey garder cette photo stupide dans son portefeuille.

Les hommes ne sont que trop contents de poser devant l’objectif. Tandis que Havens mesure la luminosité avec son posemètre, ils se tapent dans le dos et se lamentent que le choix en matière de femmes soit si restreint à Chance.

– La seule qu’est plutôt jolie, c’est Sarah Tuttle, mais Ronny est déjà dessus, remarque Faro.

Lorsque Massey demande ce qu'il reste à un jeune homme s'il ne court pas après les filles, Tick tapote sa cigarette pour faire tomber la cendre et réplique :

– Y a la chasse au raton bleu.

Havens pense avoir mal entendu mais Ronny rougit subitement.

– Ferme-la ! s'exclame-t-il.

– Je voulais pas...

– Boucle-la, j'te dis, Tick !

Havens déclenche malgré lui son appareil.

– C'est quoi la chasse au raton bleu ? s'enquiert Massey, mais Ronny et Faro entraînent Tick dehors avant qu'il ait le temps de répondre.

Havens se tourne vers le barman.

– C'est quoi la chasse au raton bleu ?

Sans attendre la fin de la question, l'homme lui tend l'addition et répond :

– J'sais pas exactement.

En route vers la pension où ils logent, Havens et Massey s'interrogent sur ce que Tick a voulu dire.

– Est-ce qu'ils cherchaient à se foutre de nous, genre à nous faire croire à la chasse au dahu ?

– C'est peut-être un code pour parler du braconnage, suggère Havens, s'efforçant de songer aux espèces susceptibles d'être protégées par le gouvernement fédéral dans ce coin du pays.

– Ça n'a peut-être rien à voir avec la chasse. Si ça se trouve, c'est pour parler d'une activité illégale.

– L'alcool de contrebande, tu veux dire ?

– Ou le trafic d'armes. Quoi qu'il en soit, ils se sont empressés d'enterrer le truc.

La curiosité est la vague sur laquelle chaque photographe surfe mais pour Havens la marée descend depuis longtemps ; il se sent donc plus que soulagé d'avoir envie d'en savoir plus.

– Il faudrait qu'on se renseigne, lance-t-il à Massey qui hausse les sourcils. Histoire de trouver le sujet que tu cherches.

– Voyez-vous ça.

Havens

Massey a une vieille blessure de football qui, au moment opportun, le fait boitiller et a un effet bœuf sur les filles, mais lorsqu'il enquête sur un sujet, son air affamé pousse les femmes à lui préparer un bon dîner et les hommes à lui servir leur meilleur whiskey. Et c'est ce Massey-là qui, d'un large geste, ôte maintenant son chapeau pour se présenter à la femme qui ouvre la porte de leur pension. Il lui tend sa carte et prononce son nom solennellement :

– Ulys P. Massey, et voici mon associé, monsieur Clayton Havens.

Le visage poilu de la patronne est dépourvu de toute douceur.

– FSA, c'est ça ?

Ils sont là pour faire un reportage sur les Appalaches, explique Massey. Puis, se penchant vers elle, il ajoute à voix basse :

– Nous évitons de dire aux gens que c'est le Président qui nous envoie, donc gardons ça entre nous, d'accord ?

Cette tactique éculée n'est jamais tombée aussi à plat qu'en cet instant.

– Vous êtes à Chance, monsieur, par conséquent, sauf si le Président s'intéresse à l'assolement des terres et aux mines de

charbon, vous feriez mieux d'aller dans une autre ville pour en savoir plus sur les Appalaches.

La femme s'apprête à fermer la porte.

– Nous sommes prêts à payer le double du tarif que vous demandez habituellement, suggère Havens.

Le battant s'écarte à nouveau.

– Et mon collègue sera ravi de faire gratuitement votre portrait, ajoute Massey.

Havens espère avoir l'air assez enthousiaste à cette idée tandis que la femme les invite à entrer.

– Je m'appelle Sylvia Fullhart.

Après avoir pris leur argent, elle les entraîne dans un escalier fatigué qui grince sous leurs pieds, puis dans un couloir qui sent le moisi et où le papier peint se décolle, avant d'ouvrir enfin la porte d'une chambre sous le toit à l'odeur de renfermé. Un lavabo sépare deux lits étroits et une unique petite fenêtre donne sur un jardin mal entretenu et un bosquet d'arbres imposants.

– Le dîner est servi à dix-sept heures.

Elle se tourne vers Havens.

– Vous pourrez me prendre en photo après.

Havens sort de son sac son matériel de photo. On lui a donné une ribambelle de pellicules noir et blanc mais seulement deux en couleurs dont il se servira à bon escient. Pendant qu'il charge le Contax avec une pellicule standard ISO 120, Massey s'empare de son portfolio.

– Tu perds ton temps avec ça, lui dit Havens.

Massey parcourt les dernières photos noir et blanc – opératrices de la Cincinnati Bell, la société de téléphone, un samedi soir au Cosmopolitan, des adolescents qui font la queue devant le Bijou Theatre – avant de s'arrêter sur le cliché de deux types dans une salle de bal qui regardent les gens danser autour

d'eux, le sérieux de leurs visages tranchant terriblement avec les festivités.

– OK, ce n'est pas à couper le souffle, mais c'est sacrément drôle.

– Et si je n'ai plus ce qu'il faut ?

Et s'il ne l'avait jamais eu ?

– Tu ne peux pas demander que toutes tes photos gagnent le Pulitzer.

Jusqu'alors Havens était considéré comme un photographe ordinaire – même sa mère ne conservait pas les numéros des revues dans lesquelles ses clichés paraissaient – mais *L'Orphelin* avait changé la donne. Du jour au lendemain, il était devenu célèbre. Pour les gens, il avait saisi la détresse du peuple et donné un « visage à la Grande Dépression », et ces mêmes personnes attendaient qu'il produise plus de choses de cet acabit, et non des « photos minutieusement composées de champs en friche » comme les appelle Pomeroy. Curieusement, depuis qu'il s'était fait un nom, Havens le traînait désormais partout tel un boulet.

Massey pose le portfolio et insiste :

– C'est un coup de mou, c'est tout. Ça nous arrive à tous.

– C'est plus qu'un coup de mou.

Chaque nuit, Havens rêve qu'il développe des clichés avec du grain qui figurent des paysages hostiles et inconnus, des êtres difformes et sans visage, et chaque matin il ouvre les yeux et voit son appareil sur la commode, braqué dans sa direction comme s'il avait quelque chose à lui expliquer.

– Je ne ressens plus rien maintenant quand je prends des photos, avoue-t-il.

– Quand ça m'arrive avec un article, c'est que le sujet n'est pas le bon. Photographie ce qui t'intéresse.

– Et si je ne sais pas ce qui m'intéresse ?

– Bah, reviens à ce qui te plaît.

Cela semble si facile dans la bouche de Massey.

– Pomeroy voulait envoyer Stanley ici avec moi, mais je lui ai répondu que j'avais besoin de toi pour ce boulot. Regarde, les grands espaces que tu aimes tant.

Massey ouvre la fenêtre d'un coup sec et se penche.

– Ça s'étend à perte de vue, non ?

Il referme tout aussi brusquement.

– Et si je n'y arrive pas ?

Flanquant une tape sur les avant-bras de Havens comme pour les épousseter, Massey réplique :

– On ira ailleurs. On poussera jusqu'à l'Antarctique s'il le faut. Mais d'abord, tu dois faire sourire notre charmant rayon de soleil en bas quand le petit oiseau va sortir.

Massey et Havens descendent dans la salle à manger et trouvent trois autres pensionnaires qui jouent aux cartes. Tel un propriétaire bienveillant rendant visite à ses locataires, Massey bavarde un peu avec chacun tandis que Havens se réfugie sur une chaise à l'autre bout de la pièce, espérant en silence que personne ne lui demandera de se faire photographe.

Après un dîner plutôt insipide – poitrine de bœuf, pommes de terre et tarte aux cerises dégoulinante –, Sylvia Fullhart renvoie les pensionnaires dans leurs chambres et demande à Havens s'il préfère qu'elle s'asseye ou qu'elle se tienne debout. Massey prend les choses en main et l'installe dans le fauteuil près de la cheminée.

Si le travail de Massey se caractérise par sa capacité à produire page après page, celui de Havens est tout en économie. Au lieu de mitrailler un sujet sous plusieurs angles et dans différentes lumières, il préfère prendre le temps de l'observer avant de déclencher l'obturateur. Il a toujours fait ainsi, depuis

ses quatorze ans. À l'époque, son père avait dépensé deux dollars pour lui acheter son premier appareil, un Brownie n° 2, histoire de donner à son gamin malingre quelque chose à faire les jours où il se sentait d'attaque. À partir de là, Havens avait commencé à s'aventurer dans la cour sur ses frêles jambes blafardes pour examiner à travers l'objectif carcasses d'insecte, plumes de canard et autres bouchons de bouteille à moitié enterrés. Quoi qu'il en soit, observer attentivement fonctionne moins bien avec les êtres humains. Les gens n'aiment pas sentir Havens à l'affût d'un changement d'expression ou de position, dans l'espoir de voir surgir quelque chose de leur paysage intérieur – la clé de leur être, comme il se dit maintenant. Ils veulent un portrait flatteur.

Tandis que Havens scrute Sylvia Fullhart à travers sa focale 135 mm, hésitant entre un simple plan serré tête et épaules ou plus large en pied, celle-ci passe en revue les noms et les origines de tous les habitants de la ville.

– Mais vous feriez bien d'obtenir la bénédiction d'Urnamy Gault avant d'essayer de parler aux gens. Si vous mettez le maire dans votre poche, tout le monde vous racontera tout mais rappelez-vous, cette histoire de mission au nom du Président, ça ne marchera pas non plus avec lui.

Comme d'habitude, Havens ne voit rien de bien intéressant dans son viseur et la lumière du lampadaire coupe pour ainsi dire en deux le corps de Sylvia Fullhart.

– Les conditions ne sont pas idéales. Je pense que nous devrions réessayer demain matin, nous pourrions profiter de la lumière naturelle.

– Mais non, ça va aller ! s'exclament Massey et Sylvia à l'unisson.

Comme si ses manches de chemise étaient doublées en fonte, Havens soulève son Contax et le fixe sur son trépied